

Atelier du 4 février 2019

Situation d'écriture 1 : *chacune a commencé par dessiner un soleil (avec autant de rayons que d'autres personnes dans le groupe) puis a placé un mot à l'intérieur du rond central avant de passer sa feuille à sa voisine. Les feuilles ont tourné dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à ce que chacune d'elles revienne à celle qui l'avait initialisée. À chaque passage, il s'agissait d'inscrire un mot, une expression ou un début de phrase sur l'un des rayons.*

Disposant d'un « réservoir » de mots et d'inducteurs potentiels avec les inscriptions de sa feuille, celles aperçues au cours de l'exercice et chacune des composantes de l'expérience elle-même (pensées "parasites", associations de mots, etc.), chacune s'est mise à écrire un texte.

Exercice ensoleillé que de fleurir un à un les six rayons d'un soleil personnalisé par un mot, le mot d'une autre, celui qu'elle a pensé et voulu là, ici et maintenant... maintenant ? Non, il y a trois, quatre, cinq secondes... bref. Pourquoi celui-ci et pas un autre, peu importe, c'est mon tour, son mot, le mien, les miens, là, ici et maintenant et passe la feuille.

Et ainsi six fois, et à la septième, je retrouve ce mot qui n'est plus tout à fait le mien, mais qui s'est enrichi d'autres mots, évocateurs d'expériences de vie, d'idées, de visions proches ou lointaines, familières ou étrangères, inspirantes toujours. C'est beau de faire le tour d'un soleil en deux mots, trois phrases, et d'en retirer ne serait-ce qu'un instant de sérénité là, ici et maintenant.

Martine Solana.

Un parterre de feuilles mordorées jonchent le sol que je foule bruyamment, les yeux rivés sur la forêt alentour. Dans cet espace boisé où les arbres au tronc noueux et aux branches inclinées semblent saluer mon passage, j'hume l'odeur savoureuse de la terre humide sous mes pieds. Le soleil d'octobre filtre à travers les frondaisons et nimbe de sa douce lumière leur palette de couleurs automnales.

Je me prends à rêver d'un automne éternellement recommencé où le déclin annoncé de la nature rouille ne manquerait pas d'inspirer à mon âme vagabonde quelque jolie ballade. L'été blanc s'en est allé sur la pointe des pieds. C'est à peine si les observateurs attentifs aux changements de saison l'ont vu jeter ses heures insouciantes, en entendant sangloter les violons de son chant d'écume.

Bientôt, l'automne ne sera plus. L'hiver, avec son cortège de longues nuits, étendra ses grises ténèbres. Sombre pensée qui émerge là. Chassons-la avant qu'elle n'entame ou ne gangrène le ravissement dont me comblent les frissons de la saison intermédiaire. Demain est un autre jour. Profitons du temps présent et faisons provision de châtaignes. Tout à l'heure, je les glisserai dans l'âtre, et la coque du fruit crépitera dans le feu rougeoyant.

Servane Nelva.

Pour le roi comme pour ses sujets c'est une saison bien longue qui commence.

Frime pour lui, frimats pour eux. La frime qui dure tant que la chance sourit.

Pour une place au ciel des riches et des puissants, pour une vie de douceurs, toute de sucre, pour tenir son royaume, le roi doit s'asseoir sur les cauchemars des pauvres hères.

À lui la brioche, pour eux les sanglots. Si la roue tourne et que

la lumière change au ciel, il pourra s'écrire un autre soleil.
L'écrivain public inscrira une tout autre histoire, et les mères-
grands la raconteront le soir devant les braises rougeoyantes.
Toutes ces histoires tournent durant les nuits obscures sans
sommeil. Un roi sans compliment, des sujets sans avenir, il
faudrait un nid doré au centre de la page où faire éclore les
histoires et les rêves délicieux.

Où ce jeu nous mènera-t-il ? Et si nous revenions à notre centre
pour y construire mot à mot notre propre royaume ?

Le premier : sérénité. Le dernier : passage.

Claude Chapon Menou.

Tu étais là à mon premier cri, tu as bercé mes premiers
pleurs, tu as accompagné mes premiers pas, tu as
réconforté mes premiers chagrins, tu as ris à mes premières
bêtises, tu as écouté mes premières histoires, tu as conforté
mes premiers choix, tu as applaudi mes premiers succès, tu as
rassuré mes premiers échecs.

Tu étais là pour toutes mes premières fois, et maintenant que
tu n'es plus là, je ne veux plus de premières fois, pas sans toi.

Maman, que tu me manques !

Cécile Bougeret.

C'était dans la sérénité qu'elle était entrée à l'automne de sa
vie. Sa lumière intérieure l'avait conduite petit à petit vers
ce bien-être, ce royaume intime où elle était reine. Elle avait
maintenant trouvé du temps pour écrire ses mémoires. Elle
aimait cette solitude dans laquelle les pièces du puzzle de sa
vie se plaçaient. Il ne manquait plus que l'écrivain public qui
l'aiderait à rédiger les dix chapitres de sa vie tumultueuse et
passionnée. Elle appela sa maman, sa confidente pour lui faire

part de ses projets. Elle était justement en train de regarder la roue de la fortune.

Chantal Rodet.

À la recherche de la sérénité, on peut voir parfois un coin de lumière qui nous appelle, qu'on appelle parfois un royaume. Mon royaume pour un stylo et une feuille de papier ! Plaisir d'écrire, bonheur de partager... On ne voit pas le temps passer.

Autrefois, au bord du nid, dans les bras maternels, on a entrevu un peu de notre destin. Alors, on s'est lancé, bras écartés, cheveux au vent, sans comprendre que nous suivions la chute des feuilles d'automne, si belles avant de former le tapis sur lequel, avec un peu de chance et beaucoup de lumière, pousseront les saisons futures. C'est la lumière qui nous guide, qui nous apporte la connaissance et le bonheur d'être là tout simplement. « La roue tourne », dit-on, mais elle nous permet surtout d'avancer.

Lucette Caparros.

La lumière de l'automne nous affranchit de la roue du destin despotique, du fait de sa douceur ouateuse nous conduit à une certaine sérénité. « Maman ». Qui a eu l'idée géniale de l'évoquer, le culot de la mettre au centre du cercle ? Je réalise à quel point en cette période de bilan de ma vie, combien « maman » est incontournable, qu'elle ait été absente, défaillante, surpuissante... Rien n'y fait, même sans l'évoquer, elle est là, me renvoie à la mère que je suis, que j'ai été, que j'aurais dû ou pu être... De quoi avoir le vertige, voire un sentiment de panique.